

VENERIE

la chasse aux chiens courants



A Vichy, quand dans la nuit le Vautrait des Domes fit son entrée et se livra à l'extraordinaire présentation de ses chiens restés en paquet bien qu'en liberté et cela complètement seuls, pour enfin répondre à l'appel de leurs maîtres qui se tenaient à cheval à bonne distance, nous nous divertissions du meilleur spectacle qu'aient jamais donné chiens de Billy.

Ceci pouvait nous laisser oublier que pour parvenir à cela, beaucoup de sacrifices doivent être consentis et qu'en certains cas, ils peuvent n'être pas loin de ressembler à des privations.

Chasser avec ses chiens, cela se mérite certes, mais ce n'est pas toujours facile. Ayons l'équité de le reconnaître, à partir de là, les pages que nous allons lire prendront leur sens et leur noblesse.

Remercions M. Malterre d'avoir bien voulu ici en être l'interprète.

le vautrait des domes

marcel malterre



Vichy 1974 : présentation traditionnelle d'équipages.

- Pour certains, deux journées classiques déjà vécues.
- Pour d'autres, l'appréhension de l'inconnu, la hantise du ridicule, la confusion du rêve et de la réalité.

Pourquoi ?

Il y a en France de magnifiques forêts de plaine, riches en grands animaux. Grâce à des siècles d'existence et une pléiade de Maîtres, la Vénérerie y atteint la perfection.

Il y a aussi des forêts de semi-montagne, pauvres en grands animaux et difficilement accessibles. La Vénérerie y est soit inconnue, soit victime de préjugés malhonnêtes.

Dans ces deux types de région, vivent des hommes empreints d'une commune marque congénitale. La forêt, le récri des chiens, le « son du cor », la lutte avec la nature suspendent pour eux le cours du temps.

En pays de Vénérerie traditionnelle, ils vont bénéficier de l'expérience et des connaissances accumulées par les aînés. Ceci joint à leurs

qualités personnelles, en fera de véritables artistes en la matière.

En pays d'ignorance, ils devront réinventer les moindres détails, lutter contre la solitude, la calomnie, l'inertie et surtout le désespoir. Beaucoup n'y parviendront pas. D'autres, aidés par le hasard, auront peut-être la chance de franchir le cap où l'optimisme fait place à la rancœur. Pour y parvenir, il sera indispensable qu'ils rencontrent de vrais veneurs.

C'est pourquoi, sollicité par la Société de Vénérerie pour participer à la présentation de Vichy, mon premier élan fut de joie.

Le deuxième fut moins enthousiaste, car la présentation devait avoir lieu à cheval. J'avais le choix entre des cavaliers qui n'étaient pas chasseurs ou des chasseurs qui n'étaient pas cavaliers. En procédant par élimination, il restait deux possibilités : Didier - 8 ans - qui avait fait ses preuves en remontant à pied le boulevard Courtaux suivi de ses trente chiens au cours des journées médiévales de Montluçon, ou Pascale - 13 ans - La première comportant tout de même trop de risques, Pascale fut retenue. Très émotionnée sans le laisser paraître, elle accomplit néanmoins sa tâche avec une volonté admirable.

D'abord soulagé par le déroulement normal de la présentation, je fus ensuite comblé par le réconfort que m'ont généreusement accordé les sommités de la Vénérerie. C'est un souffle qui anéantit toutes les déceptions passées.

Par contre, une très grande surprise parmi d'autres. On me demande d'exposer les difficultés

rencontrées sur le tout petit trajet déjà accompli en vénérerie.

Malgré mon embarras, je finis par accepter, car je pense que cela pourrait éventuellement servir tous ceux qui se débattent au milieu de problèmes identiques.

Je demande donc au lecteur de bien vouloir oublier le ton personnel et de ne retenir que le caractère général du témoignage.

Après avoir suivi quelques chiens courants à la chasse à tir du lièvre et cela depuis l'âge de 9 ans, je décidais en 1968 de chasser le sanglier dans le Puy-de-Dôme. Je tentais donc de créancer « Tino » un chien à renard de quatre ans. Il fallut un an de sorties quasi quotidiennes au trait pour l'amener à rapprocher. Malheureusement, dès le premier contact, il fut décousu et prit peur. Il devint un très bon rapprocheur de voies froides et très bon meneur. Je lui adjoignais alors une dizaine de corniauds réputés renardiers, donc sans valeur marchande dans les chasses de lièvre. Le tout rapprochait tant bien que mal, mais hélas à proximité du sanglier, pas d'attaque, pas d'abois. Il fallait donc coûte que coûte, garder le contact puis battre les fourrés pour mettre les sangliers debout après quoi tous les chiens empaumaient gaie-ment la voie jusqu'au prochain buisson. Ainsi, il était fréquent de marcher ou plutôt courir à travers fourrés, ravins et montagnes de huit heures du matin à cinq ou six heures du soir.

En semaine, j'étais seul. Le dimanche, nous étions cinq ou six. Quelques sangliers tués encourageaient les chiens sans cesse renforcés par de nouvelles recrues, si

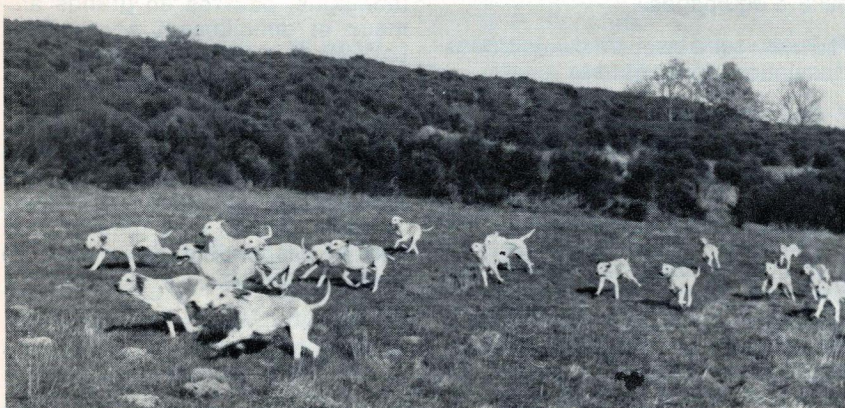
bien qu'en 1970, je possédais environ vingt-cinq bons chiens sans race. Mais cela posait de nouveaux problèmes.

Il faut préciser qu'en Auvergne, il est impensable de rembourser un animal. Les enceintes sont si grandes qu'une journée n'y suffirait point. Il faut donc rechercher une voie de la nuit puis juger si les chiens peuvent la maintenir ou non. En cas d'erreur, il sera très difficile de les reprendre. De plus, les brisées sont presque toujours inaccessibles en camion. Il faut donc rallier à pied et au trait. Avec vingt-cinq chiens, cela devenait impossible. Il était donc indispensable de mettre les chiens sous le fouet. Après quelques tentatives désastreuses, car j'étais encore seul, j'entrepris un dressage individuel, puis je groupais progressivement les éléments soumis. Les choses allèrent assez vite, bien que les chiens fussent de natures très diverses et pour la majorité habitués à vagabonder depuis leur plus jeune âge.

Cela me permit de faire le bois avec un limier devant et les autres derrière. Hélas, lorsque je rencontrais une voie, pendant que j'essayais de juger le droit du contre, sans attendre mon rapport, les chiens profitaient de ces quelques instants de liberté et adieu laisser-courre... Il fallut donc poursuivre le dressage jusqu'au stop collectif pour une durée indéterminée et hors de toute présence humaine. Là encore, je fus surpris par la rapidité du résultat. Je crois que tout chien ne demande qu'à bien faire pourvu qu'il comprenne ce que l'on attend de lui. Il faut donc simplifier au maximum nos moyens d'expression envers les chiens; faire abstraction totale de notre humeur afin d'être honnête vis-à-vis d'eux et à coup sûr les aimer bien que cela ne se commande pas.

Tout cela me permit de chasser seul avec trente chiens. Le déroulement ne variait guère.

Après avoir découplé, je suivais le rapprocher, puis je participais à l'attaque. Ensuite, j'écoutais le récri des chiens pendant quelques instants, je revenais au véhicule, je recherchais la chasse le restant de la journée et j'attendais le



retour des derniers chiens une bonne partie de la nuit.

Peu à peu, la calomnie de beaucoup de chasseurs locaux fit place à l'intérêt. On me sollicita ou plutôt les chiens, de plus en plus souvent pour faire courir les sangliers ou plus précisément pour les faire tuer. De toutes façons, je devais composer avec les tireurs à l'affût. Je répondis donc à l'appel des Sociétés. Cela m'apporta des attaques plus régulières, mais dès la chasse terminée, je me retrouvais aussi seul pour reprendre les chiens, de jour comme de nuit. Il me souvient d'une nuit de décembre au pied du Puy-de-Dôme, seul depuis dix-neuf heures, j'attends quatre chiens. A deux heures du matin, trois sont repris. Il fait - 20 °C. J'abandonne le quatrième. Il est retrouvé le lendemain à cent mètres du lieu d'attente. Il est mort.

La saison se termine dans cette ambiance le 3 janvier. Pendant les derniers quinze jours, treize jours consécutifs de chasse, hommes et chiens sont épuisés.

Pendant la longue période de repos, je projetais de chasser à courre. J'avais 45 chiens et M. Brosseau offrait gracieusement ses chevaux. Je recherchais une race de chiens d'ordre. Je m'arrêtais sur le chien de Billy. M. Boudet me fournit aimablement deux lices et deux étalons. Je commençais aussitôt l'élevage. Tout semblait facile. Il ne manquait que le territoire et l'argent. Impossible de louer mais il restait les chasses communales. Aux premières tentatives, il fallut déchanter. Une campagne immédiate se répandit comme une traînée de poudre. Thèmes :

« Les seigneurs reviennent ».
« Ils vont tout détruire ».

Hourvari...

Il fallut modifier le programme. Pour une période indéterminée, je dois supprimer tout ce qui est accessoire à l'acte de chasse : montrer que chasser à courre, c'est simplement lutter à armes égales avec la bête au lieu de l'assommer; montrer qu'il n'est pas besoin d'être riche pour troquer le fusil contre la dague; montrer qu'un seul animal peut procurer un plaisir collectif.



Que les puristes veuillent bien m'excuser, mais je ne vois pas d'autres solutions qui permettent de faire évoluer l'esprit général. Tout le mal vient de l'ignorance et une pédagogie, de quelque nature qu'elle soit, ne doit jamais être brutale. Loin de moi l'intention de rompre avec les traditions de la Vénérerie. Bien au contraire, c'est pour les faire vivre que je préfère plier plutôt que rompre.

Par contre, que les faux-veneuses, ceux qui dans la vénérerie ne voient que la parade, que ceux-là se taisent, car ils n'ont déjà fait que trop de mal.

Et maintenant direz-vous ?

Voici la situation actuelle :

— Les chiens

- *Au chenil* : 50 adultes dont 40 Billy.
- *A l'élevage* : 15.
- *Nourriture* : Déchets de cantines et de boucheries.
- *Qualités* : Indépendants en chasse, belle gorge, perçants au fourré, rapides.
- *Défauts* : Tourneraient certainement au change en territoire vif par manque d'habitude.

— Les ennuis

Une heure chaque matin pour faire les chenils; deux heures le soir pour le ramassage et la soupe. Pas de vacances (y compris la famille). Quelques fins de mois difficiles. Un souci permanent : la peur de l'épidémie. Une hantise : que deviendrait la meute en cas de malheur ?

— Les avantages

Une femme qui dispense tous les soins médicaux.

Un valet de chien à pied de huit ans.

Un valet de chien à cheval de treize ans.

Quinze veneuses de moins de trente ans ont entièrement construit le chenil, sacrifiant tous les week-ends pendant cinq mois, chacun fournissant le maximum de ses possibilités. Tous sont présents à la chasse, une dague sous la veste. Tous sont présents après la chasse. Tous sont présents la nuit s'il le faut.

Dans la région, une dizaine d'équipes animées des mêmes intentions sont en formation.

Donc après la pluie, le beau temps, mais la route est encore très longue. Peut-être que dans quelques générations...

— Devise : tiens bon.

Qu'il me soit permis de remercier ici pour leur soutien désintéressé : MM. Brosseau, Guy, Boudet, Dugour Claude, le comte Henri de Falandre, le général de Langlade, le comte de Monspey, MM. Vigand et de Villette.

M. M. ■

